L'autre est civilisateur

Interview de Bernard LUBAT
par Michel DUCOM

Michel Ducom : Ce qui étonne à côtoyer la Compagnie Lubat c'est que vous êtes en conflit permanent...

Bernard Lubat : En conflit avec le public, avec les institutions, conflit avec le pays, en conflit avec nous-mêmes, avec soi-même, avec l'autre côté de soi, et pourtant, ce conflit général n'est pas la guerre au sens de l'élimination physique, de la mort. A cause de ça, on pourrait dire qu'il se trame une pensée en société, on pourrait même presque dire une pédagogie secrète, souterraine. Ici, j'ai l'impression que sans le faire exprès, on a fondé - et on a formé. On a formé des spectateurs évidemment, on a formé des artistes nous-mêmes, mais aussi on a formé une population et paradoxalement certains ne sont jamais venus nous voir !

Comment les gens qui ne sont jamais venus nous voir ni nous écouter, qui ne peuvent pas - on peut savoir pourquoi : c'est normal en fait dans la situation actuelle - comment nous perçoivent-ils, car nous savons qu'ils nous perçoivent... Ça m'intéresse de pouvoir réfléchir là-dessus. A travers le rejet, à travers le cancan, le mensonge, la hargne, l'inquiétude, l'attirance, comment ces gens-là perçoivent-ils d'un seul coup une identité de création qui «fout la merde» dans le quotidien géopolitique du coin.

M. D. : C'est pas seulement du coin qu'il s'agit parce que personne n'a jamais pu vous classer : ceux qui vous ont classés ruraux dans ce petit village d'Uzeste avec très peu d'habitants vous ont vu avoir d'énormes succès dans les banlieues ou dans les fêtes populaires comme la fête de l'Humanité, ils vous voient avec la pointe des recherches musicales en France dans de tous petits collectifs, des musiciens américains ne voulaient jouer qu'avec Lubat... Ils vous voient sur des terrains qui ne sont pas a priori l'endroit où ils vous attendaient...

B. L. : Oui, parce qu'on est un peu discursifs par réflexe d'inconscient comme dirait Lacan... Etre là quand... C'est où ce là ? Le là de la musique ? Le là du diapason ? Le là du temps ? J'ai l'impression qu'on a toujours une dérive plus forte que nous vers l'en-amont. Je ne sais pas si c'est parce qu'on se méfie de l'aval - être avalisé - mais c'est toujours cet amont, cette source qui est là, qui est le Sujet. Alors ça, c'est en amont de tout, c'est en amont du conscient. Comme là dedans il y a les secrets, c'est-à-dire ce qu'on ne sait pas mais qui est, alors on met en branle une alchimie qu'on pourrait dire empirique : je n'ai pas toutes les lois de la théorie.

On marche alors à l'intuition, et surtout à la réaction, à la réaction des autres. C'est pour ça que nos ennemis nous aident. Pas que nos ennemis, mais aussi les gens qui ne peuvent pas penser sur nous ; ils nous aident. Ils nous aident à penser ça, ils nous aident à penser sur nous, et du coup ils nous aident à dépenser le tout.

Parfois je pense que c'est une fuite. Comme dit l'autre : «Courage ! Fuyons !». Une fuite en arrière ou une fuite en avant, je ne sais pas dans quel sens...

M. D. : Ce sont aussi des retrouvailles : il y a des amonts que vous avez décidés : l'amont Alban Lubat, ton père qui était un formidable musicien et un formidable agitateur et qui devenant âgé se retire de sa musique, tu as alors décidé de le relancer contre toutes les modes...

B. L. : Si tu veux c'est parce qu'il y avait le terme de «vieux» qui est méprisable : on a perdu le terme d'Ancien. Avec «vieux», c'est comme si l'Ancien ne valait plus rien et que sa mémoire était disqualifiée. Peut-être que par chez nous, cela correspond à l'ancien monde rural agricole qui a duré quand même disons un bon millier d'années.

Avec l'industrie qui est arrivée il y a un siècle ou deux, il y a eu un schisme terrible, un traumatisme qui fait qu'avec l'exploitation de l'homme par l'homme à fond la caisse, le Sujet s'est transformé en objet. Donc il est passé d'Ancien à «vieux», c'est à dire «vieux : ne servant plus, à éliminer parce que ça coûte cher, parce que ce n'est plus productif.

M. D. : Vous avez alors réintroduit cette idée de rapport à l'Ancien non comme du respect seul mais comme des Indiens qui reprennent leurs mythes...

B. L. : C'est parce qu'on a su qu'on ne savait pas nous-mêmes. C'est le lien avec le temps qui n'a pas d'âge : Comment avoir un lien avec Jean Sébastien Bach qui ne passe pas que par la partition de Jean Sébastien

Bach ? Le lien unique de la partition étant souvent la meilleure façon de ne rien comprendre à Jean Sébastien Bach.

M. D. : Vous avez sans doute été dans cette relation de savoir-non savoir avec d'autres : ce qui vous caractérise c'est l'accumulation inouïe de rencontres que vous avez faites avec toutes les musiques, Portal ou l'Amérique du Sud, le classique et le jazz, Sicre ou le rap, Hendrix, John Cage ou les fifraires, avec Laure Duthilleul et Arthaud... Vous êtes sans arrêt avec l'étranger dans l'audace de la rencontre.

B. L. : Ici on a commencé par réfléchir à partir des lieux et des êtres, et puis petit à petit c'est devenu des lieux et des autres. Tu vois, plus on s'est enracinés historiquement comme dit Félix Marcel Castan, dans un fonctionnement de recherche, - pas qu'artistique, mais aussi social parce que nous sommes une SCOPA vivante, avec dix-sept emplois - plus on a eu la nécessité, l'obligation, l'urgence de la curiosité de l'autre.

Et de tous les autres en plus, sans qu'ils nous ressemblent. De l'autre différent : le rappeur, le poète, enfin celui qui n'est pas musicien , et finalement on est devenus un peu tout et rien. On est devenus un peu rappeurs, un peu poètes un peu organisateurs, toujours un peu musiciens... En fait au point de vue d'une identité je ne sais plus du tout où j'en suis... Mais il m'a fallu cinquante ans et beaucoup de travail pour en arriver là !

On a travaillé avec des peintres, la danse, le théâtre. Tout ce qu'on nous avait dit du genre : «il faut pas», «c'est pas possible» ou «c'est pas utile», «c'est pas productif», «c'est pas artistique», «c'est pas pour le public», on l'a fait.

Pourquoi tout ça ? Par désir. Par désir d'être aspiré. Désir d'être dépassé par les questions, d'être entouré de questions, d'être encerclé de questions... C'est peut-être ce passé de pauvres... Pour être riches d'avoir des réponses à fournir ou à chercher... C'est la peur du lendemain qui serait sans question.

Se lever un matin et voir qu'il n'y aurait que des réponses, c'est pour moi la plus grande panique que j'ai.

Ça rejoint des images poétiques comme celle des astrophysiciens qui nous produisent une théorie de la mécanique quantique, avec une conceptualisation complètement différente de tout ce qu'on nous a appris jusque là sur l'espace, l'espèce, le temps, les distances...

M. D. : Tu veux dire que le risque est un désir, et que c'est devenu une habitude...mais une habitude avec les autres... l'image du funambule seul ne te convient pas...

B. L. : Je veux dire que si je n'ai pas les autres pour me faire peur , l'autre avec son identité d'autre, cela me manque. L'autre est civilisateur. Au lieu de se faire la guerre - tu vois comme ça aboutit avec le racisme et la xénophobie en Europe - on peut rencontrer l'autre dans une violence de confrontation qui est nécessaire mais où il n'y a pas la même morale, la jalousie, la vengeance, les sentiments tribaux dont on est pourtant tous habités. Mais par cette dialectique et cette bataille avec l'autre sur une autre façon d'être moral, j'ai l'impression qu'on se soigne d'une grave maladie qui serait toujours « la faute de l'autre». C'est un truc religieux infernal : «c'est la faute de l'autre».

M. D. : Tu as présenté au public des choses qu'il n'attendait pas, réputées difficiles, exceptionnellement dérangeantes, tu ne ménages pas «l'autre»...

B. L. : Mais contrairement à ce qu'on a pu penser ou dire, moi je respecte le public. D'abord pour moi le public c'est pas UN public. Minvielle le dit : on ne joue pas pour tous, on joue pour chacun. Le public n'est pas un client, avec nous le client n'est pas roi puisque ce n'est pas un client. Le public, c'est son propre client à lui. Puisque moi j'ai toujours été capable de supporter un orage ou je ne sais quoi qui me dérange, j'ai pensé que les gens étaient tous capables d'être dérangés. Le dérangement doit être regardé comme une valeur positive et pas avec sa connotation négative de destruction.

En fait, quand on dit «déranger l'ordre établi», j'ai plutôt l'impression qu'il faut dire «déranger le désordre établi». Le visage de l'ordre est en fait un désordre savamment piloté. Les hommes politiques sont les champions du monde de l'improvisation ! Ils nous font toute la morale des plans quinquennaux alors qu'ils n'arrêtent pas d'improviser !

L'improvisation a un caractère diablesque : c'est vu comme le diable alors qu'à chaque seconde on improvise. Ce n'est ni reconnu, ni pensé , ni cultivé, ni réfléchi comme étant porteur de potentiels. Au contraire on s'en exclue. On se le fait en loucedé. C'est ce qui m'a chiffonné par rapport au public.

J'ai donc voulu dire au public : j'ai voulu me mettre devant toi - toi le spectateur - pas comme je me rêve mais comme je me fais, et là tu te débrouilles avec toi comment tu te fais. Et là j'ai commencé à comprendre qu'écouter-voir ce que je faisais, ce n'était pas seulement recevoir mais que c'était aussi expressif !

C'est une autre conception du spectateur : il est actif. Mais pour qu'il soit actif, il faut qu'il soit interpellé, il faut qu'il soit provoqué, chatouillé, remué, cela dépend des cas de figure, des horaires...Mais c'est une façon de le prendre pour quelqu'un. Il y a plus, quand je lui dis qu'il est con, il est pas obligé de me croire !

M. D. : C'est un appel à la révolte ?

B. L. : C'est pas un appel à la révolte tout de suite, c'est un appel à réfléchir. Je me suis rendu compte à la Compagnie que nous étions des artistes discutables, au sens ou les choses qui sont discutables appellent des points de vue qui se confrontent. Ce qui est d'habitude un reproche devrait être entendu comme une qualité ! L'appel à discuter est un appel à poursuivre la pensée qui ricoche, et comme cette fichue pensée c'est discursif, tu crois que tu vas de A à B alors que tu te retrouves de A à Z en te disant que Z c'était en fait à côté de A...

M. D. : Vous improvisez dans les idées neuves et en même temps vous êtes des professionnels, vous travaillez beaucoup, vous êtes méticuleux et précis. Vous êtes sans arrêt dans un rapport de maîtrise-non maîtrise. Une maîtrise qui énerve les autres, une non maîtrise qui les dérange...

B. L. : Les deux ensemble ça fait très peur. Nous sommes des conquistadores de la non maîtrise. La non maîtrise c'est la liberté, celle d'aller dans les endroits où tu ne maîtrises pas, où tu n'es pas maître, où tu redeviens disciple, et en même temps c'est le maître qui cherche l'élève en soi. Ca va à l'encontre des idées de la société,

de l'homme assuré et viril...En plus ça se passe en public. Et de se propulser en public dans des endroits où tu n'as aucune maîtrise, il advient un inconscient qui se donne à voir ou entendre, qui n'est pas que l'inconscient du Sujet sur scène, mais qui est aussi l'inconscient de chacun avec un inconscient collectif . C'est éminemment dialectique. Ici nous sommes dans la certitude- l'incertitude, la liberté - la contrainte, le vide - le plein.

M. D. : Vous êtes aussi dans les projets , projets collectifs et individuels. La Compagnie Lubat se présente comme un tout mais aussi comme un ensemble d'individus très différents.

B. L. : Nous ne sommes pas un groupe, nous sommes une équipe, avec des gens très différents. Nous ne sommes pas un orchestre qui se retrouve sur la même discipline. Nous au contraire, plus on va travailler ensemble et plus cela va nous séparer.

Et j'espère que cela nous permettra de vivre encore plus longtemps ensemble cette séparation maximum à cultiver, à cultiver plus que jamais car cela peut produire de la créativité, de la création artistique, cela peut produire de la philosophie, cela peut produire des tas de détonations au niveau de la société, pour les autres aussi, des outils à saisir, mais des outils dont il faut se servir. On balance pas des vérités ou des théories. Non simplement des utilités.

Nos projets et nos différences mettent en jeu le Je , et à plusieurs. Cela a un côté football rugby, avec un quotidien d'entraînement, de jeu collectif, dans lequel l'individu à une part, une responsabilité terrible parce qu'il n'a pas que la sienne. Et s'il ne prend pas toute sa responsabilité il fout la société en l'air.

Ca pose le problème de comment faire pour continuer à être critique sans se suicider ? C'est possible ; Je pense que justement par la créativité artistique, par la production de sons, d'images, de mots, de poésie, de phrases, de jeux, c'est possible de trouver - comme ils l'ont trouvé en rugby et en foot - des règles minimum qui permettent de toutes les contourner, mais dont on a besoin. Tu ne contournes pas s'il n'y a pas un poteau...

M. D. : Vous êtes des gens de plusieurs langues, de plusieurs systèmes, de plusieurs appartenances... et de langue occitane avec cette particularité de l'Occitan à revendiquer une responsabilité universelle, comme le dit Castan.

B. L. : Nous sommes universalisés par capillarité. Quand j'ai lu Félix Castan, il y a quelques années, j'ai eu l'impression qu'il parlait d'Uzeste . Je me suis trouvé en face d'un homme qui parlait d'une Occitanie non nationaliste, d'Occitanité, d'une contre décentralisation et d'art. Pas la forteresse et le petit repli sur soi, au contraire, être transpercé par le monde. C'est là une démarche essentielle.

M. D. : Ce qui me frappe dans votre travail, c'est comment vous vous êtes - et toi en particulier - appropriés les autres, en commençant par vous-mêmes : Lubat transformé par Lubat, le rap aujourd'hui... Une appropriation profonde qui laisse l'autre dans son intégrité et qui le fait pourtant évoluer.

Pour nous, c'est une question de valeur. Nous sommes assez aigus du point de vue du sens ; nous avons compris que des tas de choses qui mettent du temps à être reconnues comme valeurs collectives sont au fond très proches de ce que nous sommes. Quand j'ai entendu le rap je me suis souvenu que j'avais rapé dans le temps. Mais ça ne s'était pas synthétisé dans une géopolitique qui fasse que ça devienne une nécessité collective d'identification et d'expression. Donc, le rap a toujours existé. Et les conditions sociales ont fait que d'un seul coup, dans les banlieues les mecs d'identités plurielles qu'on fait chier avec, ils se sont ramassés là-dedans. J'ai entendu tout ça vite. Je les remercie parce qu'ils m'ont permis de retrouver quelque chose que j'avais laissé de côté. Parce que j'étais tout seul. Travailler avec eux, c'est une façon d'honorer tout ça.

Au début, ils me disaient : «Hé Lubat, t'es pas rap !». Je leur répondais : «tu devrais être fier, tu te rends compte ? Tu m'influences !» En même temps, ils ont été obligés de reconnaître qu'ils ont été influencés par nous qui avons été influencés par lui. Mais au bout du compte et quand il aura vingt ans de rap et de travail il finira par comprendre que c'est comme ça l'histoire de l'art et des civilisations.

Nous sommes dans le souci de la transformation et dans la transformation du souci. C'est pour cela que c'est intéressant de pouvoir comprendre, entendre et découvrir toutes les formes d'expression, comme un livre, et par des images et des sons , ce qui se passe sur la planète. On a ainsi les existences actuelles en même temps que le poids des années derrière de toutes les musiques ; on pourrait dire que c'est un progrès. Nous on cherche ça. On cherche l'autre comme des bêtes.

C'est comme ça qu'on devient un autre pour les autres. Donc on cherche à développer cette stratégie de la relation plus pointue que les relations sociales où il faut se dire bonjour...Bon, c'est très bien, mais là d'un seul coup par ce jeu on peut se rencontrer violemment avec un Japonais, avec un Brésilien, un Marocain, un Provençal, un Lithuanien, un chacun qui vient de sa géopoésie, de sa géopoétique ou poélitique et d'un seul coup ça pète. C'est comme l'accélération des particules : il faut l'explosion pour découvrir comment c'est fait. ■

Bernard Lubat *dirige la Compagnie Lubat, en est à la préparation de son XVIIIème festival D'Uzeste, il sort avec Dédé Minvielle et la Cie un disque (le 14 Novembre) :* ***SCATRAP JAZZCOGNE*** *(Distribué par Harmonia Mundi), dans toutes les FNAC et chez les disquaires. Batteur, percussionniste, accordéon ou piano, et bien d'autres... Stan Getz l'avait choisi comme batteur dans ses tournées en France, mais il est devenu un musicien qui fait autorité dans la recherche, inclassable et surprenant, véritable bousculeur des fatalités : Uzeste est un village de 300 habitants, où bien entendu, c'était impossible d'organiser quoi que ce soit d'important. Depuis longtemps, le GFEN s'enrichit à son contact et participe de façon critique et complice à quelques uns de ses projets.*

Félix Marcel Castan : *Philosophe, poète, homme de projets (Festival de Montauban, Centre International de Synthèse du Baroque, 20 années d'expositions d'Arts plastiques contemporains à la Mostra del Larzac) est l'auteur du «Manifeste Multiculturel et anti-régionaliste», réflexion de fond sur le centralisme en France. (éd Cocagne, BP 814 - 82008 Montauban cedex.)*